

AUDREY FLEUROT

JULIE DE BONA

CAMILLE LOU

SOFIA ESSAÏDI

A movie poster for the series 'Les Combattantes'. It features four women standing in a war-torn, smoky environment. From left to right: a nun in a white habit, a woman in a white lace blouse and pink skirt, a woman with long red hair in a black corset, and a woman in a white blouse and blue skirt. The background shows a burning city with a biplane flying in the sky. The title 'LES COMBATTANTES' is written in large, bold, white letters across the bottom. Below the title, it says 'UNE SÉRIE RÉALISÉE PAR ALEXANDRE LAURENT'.

LES
COMBATTANTES

UNE SÉRIE RÉALISÉE PAR ALEXANDRE LAURENT



4 HÉROÏNES
4 DESTINS HORS DU COMMUN

Jusqu'à
200 FIGURANTS
présents sur une même séquence



Jusqu'à
200 PERSONNES
logées par jour



50% DE LA SÉRIE
SE DÉROULE
EN EXTÉRIEUR



8 AMBULANCES D'ÉPOQUE
CONSTRUITES



Jusqu'à
350 PERSONNES
par jour sur le plateau
dont **169** techniciens



300
ARMES



150
RÔLES
&
3 000
FIGURANTS

LES COMBATTANTES C'EST ...



1 380
COSTUMES

&

600

uniformes (militaires,
brancardiers,
ambulanciers,
infirmiers,
ouvriers...)



Près de
100 LITRES

de faux sang utilisés
par l'équipe décoration
et maquillage



200
VÉHICULES



LE TOURNAGE
S'EST ÉTABLI
DANS

3

RÉGIONS
DIFFÉRENTES :

le **Grand Est** pour les extérieurs, l'**Île-de-France** pour les intérieurs et les scènes d'avion en vol (extérieur et studio) et les **Hauts-de-France** pour l'intérieur du couvent



130
CHEVAUX





ANNE VIAU

DIRECTRICE DE LA FICTION FRANÇAISE DE TF1

“**Nous rêvions d’une superproduction qui n’ait rien à envier au cinéma**”

L’immense succès du *Bazar de la charité* a confirmé l’intérêt du public pour les grandes fresques romanesques et historiques. Après avoir vécu une telle expérience humaine et professionnelle, nous avons rapidement eu envie de renouveler l’aventure avec la même équipe artistique. Alors, quand la productrice Iris Bucher et le réalisateur Alexandre Laurent nous ont parlé d’un nouveau projet mettant en scène les 3 mêmes comédiennes dans une autre époque décisive de l’histoire de France, nous avons tout de suite été séduits.

Dans *Les combattantes*, les téléspectateurs retrouveront donc Audrey Fleurot, Julie de Bona et Camille Lou. Une 4^e héroïne, incarnée par Sofia Essaidi, magnifique dans *La promesse*, les rejoindra. Cette fois, elles seront plongées au cœur de la Première Guerre mondiale, une période charnière pour l’émancipation des femmes qui ont su prendre en main leur destin et celui du pays tout entier. Cette époque a souvent été racontée du point de vue des hommes. Pourtant, les femmes ont elles aussi fait preuve d’un courage remarquable. Dans leur difficile

parcours pour s’affranchir des codes, nos 4 héroïnes seront entourées de seconds rôles formidables, incarnés par des comédiens venus de tous horizons comme nous aimons en proposer aux téléspectateurs. Des talents confirmés à l’image de Sandrine Bonnaire, Tcheky Karyo et Laurent Gerra, mais aussi des jeunes acteurs prometteurs comme Maxence Danet-Fauvel, Mikaël Mittelstadt ou Eden Ducourant.

Le bazar de la charité était un projet particulièrement ambitieux à la fois dans l’écriture, la mise en scène et la qualité de production. Avec *Les combattantes*, nous voulions pousser le curseur encore plus loin. Seconds rôles puissants, décors somptueux... Nous rêvions d’une superproduction qui n’ait rien à envier au cinéma et le résultat est au rendez-vous. Nous sommes d’autant plus heureux et fiers d’avoir pu mener ce projet à bien que la crise sanitaire aurait pu nous amener à revoir nos ambitions à la baisse. Il n’en est rien, bien au contraire ! Dans l’épreuve, TF1 a largement soutenu la création française. *Les combattantes* en est le parfait exemple.



IRIS BUCHER

PRODUCTRICE ET PDG DE QUAD DRAMA

“**Mettre en scène la guerre est un véritable pari**”

Lorsque j’étais vice-présidente du fond d’aide à l’innovation du CNC, le texte d’une jeune auteure, Cécile Lorne, dont l’intrigue se situait pendant la Première Guerre mondiale, avait attiré mon attention. En m’intéressant de plus près à cette période, je me suis rendu compte à quel point les femmes ont été les grandes oubliées de cette guerre. Beaucoup se sont sacrifiées pour la France mais elles n’apparaissent sur aucun des 36 000 monuments aux morts des communes françaises. Rapidement, j’ai vu dans ce script l’opportunité de reprendre les mêmes comédiennes que sur *Le bazar de la charité* pour raconter de nouveaux destins extraordinaires de femmes à une autre époque de l’histoire de France, dans ce qui s’apparenterait à une sorte d’anthologie. La scénariste Camille Treiner s’est associée à Cécile Lorne pour développer le projet, et Alexandre Laurent, le réalisateur, a manifesté son envie de participer à l’écriture. Nous voulions avancer vite pour ne pas décevoir l’attente des téléspectateurs après le succès du *Bazar* qui avait été si massivement suivi.

Notre ambition totalement assumée était de voir encore plus grand pour *Les combattantes*. Je voudrais saluer le courage de TF1 qui a eu la détermination de me suivre dans ce nouveau projet particulièrement audacieux. Car mettre en scène la guerre est un véritable pari à plusieurs niveaux. D’abord, l’arène elle-même, la guerre : comment la traiter

sans être anxiogène, encore plus dans le contexte actuel ? Puis évidemment, il y avait l’ampleur de la figuration, les décors, les costumes, la multiplication des scènes en extérieur... C’était un tournage éprouvant pour les équipes. Je me suis sentie entourée de personnes talentueuses qui véhiculaient une énergie impressionnante et avaient ce petit grain de folie supplémentaire qui apporte tant à la fiction. A tous les postes, chacun a travaillé avec passion, apportant un souffle, une exigence et une ambition extraordinaires, à commencer par le réalisateur Alexandre Laurent, avec lequel j’ai partagé, comme sur *Le bazar de la charité*, la direction artistique. Nous étions évidemment conscients du devoir de mémoire inhérent à cette production. Et si nous avons pris quelques libertés fictionnelles dans le récit du destin exceptionnel de nos héroïnes, nous avons constamment veillé à la vraisemblance, avec l’aide de 2 historiens, un spécialiste de la Première Guerre mondiale et l’autre de la condition féminine en 14-18.

Tout au long de ce projet, je suis allée de ravissement en ravissement. Je suis très heureuse et fière d’avoir réussi à conserver l’esprit du *Bazar de la charité* dans cette série chorale qui place une nouvelle fois les personnages féminins sur le devant de la scène.



AUDREY FLEUROT *Marguerite*

“ Ces héroïnes nous parlent aussi des femmes d’aujourd’hui ”

Prostituée venue de Paris pour se rapprocher du front, Marguerite se fait embaucher dans un bordel de campagne où sa beauté et son charisme attirent convoitises et jalousies. Mais elle cache à tous ses véritables motivations. Audrey Fleurot, son interprète, nous en dit plus...

Après « Le bazar de la charité », avez-vous rapidement accepté de repartir sur cet ambitieux projet ?

Oui, j’ai tout de suite été enthousiaste à l’idée d’y retourner ! J’avais vraiment aimé l’expérience du *Bazar* et j’étais heureuse de travailler à nouveau avec le réalisateur Alexandre Laurent que j’apprécie beaucoup. Je trouvais que traiter cette période historique du point de vue des femmes, après l’avoir souvent observée à travers le regard des hommes, était une très bonne idée. Forte du succès et de la qualité du *Bazar*, j’étais rassurée par la perspective de cette aventure qui rassemblait les mêmes ingrédients.

Lesquels ?

J’ai retrouvé dans les scénarios une grande saga historique avec des destins de femmes incroyables. A travers quelques personnages féminins, le récit présente un large panel de la société, allant des prostituées aux ouvrières, en passant par la bourgeoisie. Les auteurs ont apporté juste ce qu’il fallait de réalité historique, tout en conservant ce souffle romanesque que j’aime tant.

Qui est Marguerite ?

C’est une prostituée qui s’est construite seule. Marguerite est un personnage assez moderne : indépendante, elle conduit sa voiture et, même s’il s’agit d’un choix tout relatif, elle ne subit pas d’être prostituée. Compte tenu des circonstances, elle s’en sort plutôt bien. Pourtant, elle a vécu une histoire personnelle douloureuse qui l’a conduite à faire un grand sacrifice. La guerre va précipiter les choses et elle va se faire embaucher dans un bordel du front dans l’optique de retrouver une personne qui lui est chère. Par hasard, elle va croiser la route d’une figure de son passé qui a beaucoup compté pour elle.

Où avez-vous puisé votre inspiration pour ce rôle ?

Je n’aime pas m’inspirer d’autres interprétations car je pense qu’il faut travailler à partir de soi et de sa propre sensibilité. Avec Alexandre Laurent, nous avons essayé de lui apporter un côté un peu punk, dans le sens où nous la voyions comme une femme rebelle et anticonformiste. Nous avions en tête l’image d’une Courtney Love, même si elle est évidemment bien loin d’elle ! Cette caractéristique lui apportait une force qui lui correspondait bien et répondait à une envie mutuelle qui s’est manifestée très vite sur le plateau. Pour ma part, j’ai un vrai goût pour la chanson réaliste de l’entre-deux-guerres. J’avais un temps songé à un personnage dans le style d’une Fréhel, mais cette tonalité la faisait rapidement tomber dans le cliché et nous l’avons écartée. En plus, j’aimais l’idée que malgré son côté punk, elle se soit construit un personnage un peu chic pour s’en sortir, qu’elle soit à la fois impressionnante et déconcertante pour les hommes.

Comment vous êtes-vous imprégnée de l’ambiance de l’époque ?

La Première Guerre mondiale est assez éloignée de nous, même si chaque famille a perdu un être cher pendant ce conflit meurtrier. Mais pour moi, le réalisme historique passait en second plan dans cette série. J’avais avant tout dans l’idée de raconter quelque chose d’assez intemporel et que ces héroïnes nous parlent aussi des femmes d’aujourd’hui. Je n’ai donc pas particulièrement cherché à m’imprégner de l’époque.

Vous avez malgré tout retrouvé les corsets...

Oui, mais heureusement, comme mon personnage a plusieurs vies, je n’ai pas eu besoin de les mettre durant tout le tournage ! J’ai beaucoup de respect pour toutes ces femmes qui ont dû en porter au quotidien pendant si longtemps. Avec un corset, on ne peut rien faire, c’est vraiment très contraignant physiquement. Alors quand Marguerite devient ambulancière, elle le laisse immédiatement tomber.

Vous partagez plusieurs séquences avec Sofia Essaïdi, la « petite nouvelle » de l’équipe...

Oui, un peu comme sur le *Bazar*, je n’ai pratiquement pas croisé les autres comédiennes principales à l’exception de quelques brefs passages, car nos héroïnes ont des parcours et des univers différents. Moi, j’étais beaucoup en extérieur dans la forêt. Mon personnage était plus en interaction avec celui de Sofia. J’ai été gâtée de tourner avec notre nouvelle recrue qui s’est tout de suite intégrée. C’est une actrice et une camarade de jeu super. Je suis très heureuse de l’avoir rencontrée.

Quelles scènes ont été les plus difficiles ?

Nous avons beaucoup tourné en extérieur. Ce n’était pas facile à cause des intempéries mais cela apporte une belle dimension à la série. Je me rappelle surtout la séquence dite « Il faut sauver le soldat Ryan » où je me suis retrouvée au milieu des explosions sur le champ de bataille. C’était très compliqué à mettre en place, notamment pour que les artificiers puissent déclencher les explosions au bon endroit. Il a fallu faire beaucoup de répétitions dans un ruisseau glacé sous la pluie au fin fond des Vosges ! Ces scènes ont été très dures physiquement. En plus, on est conscient de ne pas pouvoir faire beaucoup de prises parce que replacer les charges explosives prend un temps fou. Et puis à force de répéter, je savais exactement où les déflagrations auraient lieu mais je devais conserver ma spontanéité. Toutes les scènes de groupe, avec beaucoup de figuration, mettaient aussi énormément de temps à s’organiser. C’était à chaque fois un véritable péplum à mettre en place pour être réglé au millimètre près dans un temps limité. Il y avait toute une chorégraphie avec les avions, les soldats, les chevaux et les ambulances... Elles roulaient d’ailleurs très mal et calaient en permanence. Le pire étant les voitures d’époque avec la manivelle. Mais caler en plein milieu d’une séquence revenait à devoir replacer tout le monde et perdre un temps considérable. Nous avions donc une sacrée pression sur nos épaules en conduisant ces vieux véhicules !



JULIE DE BONA *Mère Agnès*

“ Une histoire de confiance ”

Mère supérieure du couvent de Saint-Paulin, Agnès se retrouve violemment projetée au cœur de la guerre. Une situation qui va remettre sa foi et ses croyances en question. Julie de Bona a mis un peu de temps à apprivoiser ce rôle de religieuse qui l'a finalement comblée au-delà de ses espérances.

Quelle a été votre réaction lorsque vous avez entendu parler de ce nouveau projet ?

La productrice, Iris Bucher, l'a évoqué alors que nous tournions encore *Le bazar de la charité*. Nous étions dans l'effervescence de cette belle série. Lorsqu'elle m'a dit vouloir repartir avec les trois mêmes comédiennes pour une nouvelle grande aventure dans une autre époque, tout en continuant à traiter de l'émancipation des femmes, j'ai tout de suite été séduite. Le succès du *Bazar* a confirmé mon sentiment. C'était la première fois que je m'engageais sur un projet sans connaître réellement l'intrigue ni mon personnage. Cette série est vraiment une histoire de confiance. Dans d'autres conditions, je n'aurais pas accepté.

Que voulez-vous dire ?

Je faisais confiance à Iris Bucher et Alexandre Laurent, avec lesquels j'avais déjà travaillé sur *Le secret d'Elise*, et qui nous ont dit avoir écrit les rôles en pensant à nous. J'étais rassurée parce qu'ils me connaissaient bien. Mais ensuite, lorsque Alexandre Laurent m'a parlé de mon personnage en me disant qu'il s'agissait d'une mère supérieure, j'avoue avoir été très surprise ! J'ai débuté dans le rôle d'une novice pour la série *Sœur Thérèse.com*. Edith Scob jouait la mère supérieure. Elle était extraordinaire mais assez stricte. J'avais donc en tête l'image d'une religieuse très dure et je ne m'identifiais pas du tout à ce genre de rôle. Mais j'ai pris le parti de laisser l'écriture avancer. Alexandre Laurent me tenait régulièrement au courant de l'évolution de Mère Agnès. Nous en parlions longuement et j'ai eu le sentiment que nous l'avions construite ensemble.

Comment décririez-vous votre personnage ?

Mère Agnès est la mère supérieure d'un couvent qui est à l'orée des champs de bataille. Du jour au lendemain, elle doit accueillir tous les blessés car les médecins de l'armée réquisitionnent son couvent. La guerre entre concrètement dans son havre de paix. Pourtant, malgré cet immense chamboulement, elle doit gérer le quotidien et garder le cap pour le bien de sa communauté. C'est une femme très forte mais ses convictions et sa foi sont mises à rude épreuve par la guerre et surtout la mort, si difficile à accepter. Car dès le début, une famille dont elle est proche va être tuée par les Allemands. Cet événement va la marquer profondément. Et alors qu'elle est en plein doute, une rencontre va définitivement l'ébranler : elle retrouve au milieu de la forêt un homme nu, mutilé et mutilé qu'elle trouve magnifiquement beau, à l'image de Jésus. Elle sent alors de nouveaux sentiments naître en elle et va livrer une douloureuse bataille intérieure. Elle qui a toujours vécu dans un carcan, des codes et des croyances, va devoir se reconstruire à cause de la guerre. Elle va subir une vraie transformation, je dirais même une révolution.

Avez-vous facilement réussi à vous glisser dans la peau de ce personnage ?

Je l'ai définitivement trouvé sur le plateau pendant le tournage. Ça n'a pas été aussi difficile que je le croyais. Je pensais que la difficulté serait de jouer une religieuse avec sa vie monacale, si loin de mon propre quotidien, mais j'ai été emportée par cette femme tiraillée entre sa foi et son cœur. Mère Agnès m'a bouleversée et je me suis laissée emporter par ce personnage et sa quête spirituelle. J'ai eu envie de beaucoup de poésie, de subtilité dans la foi. J'ai aimé qu'elle puisse remettre en cause la religion. C'était comme questionner une institution, au même titre que l'on peut le faire pour certains aspects de la société ou de notre éducation. Nous ne sommes finalement pas si éloignées.

Vous êtes-vous documentée pour ce rôle de mère supérieure ?

Je me suis renseignée sur ce que cette fonction impliquait : le nombre d'années d'études, les vœux prononcés... Arriver à ce niveau nécessite un cheminement, différentes étapes qui s'échelonnent sur plusieurs années. Je me suis aussi intéressée à leur quotidien : une mère supérieure doit vraiment gérer son couvent, un peu à l'image d'une petite entreprise, et trouver l'argent pour le faire fonctionner et subvenir aux besoins de ses nonnes. Elles sont constamment à l'écoute des autres, dans le labeur, le don de soi. Plus globalement, j'ai essayé de comprendre ce qui poussait une femme à devenir bonne sœur. Ma grand-mère était très croyante et pratiquante. Je me suis aussi rappelé ce qu'elle me racontait. Pour me plonger dans l'époque, j'ai regardé des documentaires, notamment un sur la Croix-Rouge qui m'a aidée à comprendre le rôle des infirmières pendant la Première Guerre mondiale et m'a rappelé les conditions précaires de la médecine.

Redoutiez-vous une scène en particulier ?

Oui, il y avait dans le scénario une séquence de masturbation qui m'inquiétait vraiment, d'autant que je devais la jouer quasiment le premier jour du tournage ! En amont, je suis allée voir l'interprétation de Virginie Efira dans *Benedetta* qui joue elle aussi une religieuse. Elle est extraordinaire. Ce qui m'a le plus marquée, c'est qu'en assumant pleinement son jeu, rien n'était vulgaire. J'ai donc décidé de me faire confiance et de me fier une nouvelle fois au réalisateur. Je savais qu'il filmerait cette séquence avec pudeur et délicatesse. Dans un registre plus amusant, je devais conduire une calèche tirée par un cheval. Je craignais de ne pas réussir à le maîtriser. Mais après quelques cours, tout s'est bien passé. C'est une petite satisfaction personnelle !

Comment se sont passées vos retrouvailles avec les autres comédiennes ?

J'étais très heureuse de les retrouver. Camille Lou a été pour moi une vraie révélation sur le tournage du *Bazar de la charité*. Depuis, je suis son parcours de près et nous nous donnons des nouvelles régulièrement. J'étais ravie de voir son évolution sur le plateau. Camille est une actrice sensible, juste et authentique, elle fait preuve d'un investissement total dans le travail. A mon grand regret, comme sur le *Bazar*, nous ne partageons pas réellement de scène avec Audrey Fleurot. J'aurais adoré me confronter à son jeu, que je trouve très libre et dépourvu de la peur du regard extérieur. C'est très rare. Heureusement, nous nous croisons en loge ou en promotion pour apprendre à nous connaître et rire ensemble. Quant à Sofia Essaidi, la nouvelle recrue de la bande, elle est arrivée comme un soleil et a conquis tout le monde... moi la première ! Sofia dégage une sorte de sagesse et une lumière intérieure qui me fascinent. Elle a été une très belle rencontre. Et puis côté masculin, j'ai aussi retrouvé Tom Leeb, mon « amoureux » de *Plan B*, et découvert Laurent Gerra, un homme à la fois humble et timide. J'étais vraiment bien entourée !





CAMILLE LOU *Suzanne*

“ J’ai la chance d’interpréter des personnages qui me ressemblent ”

Suzanne, une jeune infirmière, est poursuivie par la police. Mais alors qu’elle cherche à fuir la France, elle se retrouve par hasard à l’hôpital militaire de Saint-Paulin. Face au manque de médecins et de moyens, elle ne peut s’empêcher de venir en aide aux blessés. Ce personnage volontaire et passionné a immédiatement séduit Camille Lou.

Qu’est-ce qui vous a plu dans ce projet ?

J’ai trouvé le concept génial ! Dans un registre totalement différent, j’étais fan d’*American Horror Story*. En commençant à regarder la deuxième saison, je me souviens avoir été très surprise de retrouver les mêmes comédiens dans une histoire différente. A présent, on est plus habitué à ce genre de concepts mais je les trouve intéressants. Au début, je ne connaissais que les grands axes de l’histoire des *Combattantes*, mais le réalisateur, Alexandre Laurent, me les a développés assez rapidement. Je l’avais découvert sur *Le bazar de la charité* et j’avais adoré sa manière de travailler. Le retrouver me faisait vraiment plaisir. Et, même s’il a beaucoup évolué au fil de l’écriture, j’ai tout de suite aimé mon personnage.

Pourquoi ?

Suzanne est une femme passionnée qui a un véritable amour pour son métier. Alors qu’elle cherche à fuir la France, elle se retrouve par hasard dans un hôpital militaire et, même si sa vie est en jeu, elle ne peut pas s’empêcher d’aider les autres. Le destin la ramène toujours à sa nature première. Volontaire, elle vit sa vie pleinement. Cette infirmière évolue dans un univers d’hommes mais elle ne se laisse pas impressionner et rêve de pratiquer la chirurgie. Pour une femme à cette époque, c’est totalement novateur et avant-gardiste. J’ai la chance d’interpréter des personnages qui partagent des traits communs avec moi. Dans *Le bazar de la charité*, je me retrouvais dans le côté romantique d’Alice ; dans *Les combattantes*, Suzanne me ressemble par son côté féministe. Comme elle, je me moque de la façon dont les autres me regardent ou de ce qu’ils pensent. Le plus important pour moi est de faire ce que j’aime, avec le cœur. J’ai également apprécié que Suzanne se retrouve dans une situation sentimentale compliquée, partagée entre deux hommes (Tom Leeb et Vincent Rottiers) comme une spirale terrible qui apporte de la tension à son histoire, mais aussi le fait que l’on ne sache pas tout de suite pourquoi elle est poursuivie par la police.

Comment vous êtes-vous préparée pour ce rôle d’infirmière ?

Une consultante spécialisée en médecine d’époque était présente sur le plateau car les techniques d’aujourd’hui sont totalement différentes. Elle nous a expliqué comment se déroulaient les opérations et nous nous sommes entraînées sur le tournage. David Scherer, le chef maquilleur effets spéciaux, a fait un travail remarquable. Je me souviens notamment d’une séquence où je devais soigner une plaie sur la tête de Vincent Rottiers, l’interprète de Lucien, et j’ai vraiment eu la sensation de le recoudre. C’était génial ! Plus jeune, j’aurais adoré faire médecine mais je suis trop hypocondriaque pour ça ! J’avais aussi regardé quelques documentaires. Iris Bucher, la productrice, m’en avait notamment envoyé un très intéressant sur la chirurgie de l’époque dans lequel j’ai trouvé des informations sur les obusités et les traumatismes des soldats pendant la Première Guerre mondiale. Mais je ne voulais pas trop me renseigner pour me laisser porter par le moment présent et avoir la liberté d’apporter ma touche personnelle. Comme je suis hyper empathique, j’arrive facilement à me mettre à la place de mes personnages, quelle que soit l’époque. Je n’ai bizarrement aucun mal à me couper du monde moderne pour me plonger dans une autre période.

Comment s’est passée votre nouvelle collaboration avec Alexandre Laurent ?

Alexandre est un réalisateur très ouvert aux propositions qui fait confiance à ses acteurs. J’ai vraiment eu le sentiment que nous construisions ce personnage ensemble, dans un vrai travail d’équipe. D’une personne à une autre, une même phrase peut résonner totalement différemment. Alexandre cherche à obtenir celle qui correspond le mieux au comédien face à lui pour que les personnages soient totalement incarnés. C’est un subtil travail de retouches. Comme moi, il est très instinctif. Je n’ai pas suivi de cours de théâtre et comme je n’arrive pas à fabriquer des émotions, je suis obligée à chaque fois de vivre pleinement les choses. Une interprétation qui a sûrement ses défauts, mais qui me permet de partager des moments magiques avec mes personnages.

Quels souvenirs gardez-vous de la séquence de l’accident d’avion ?

J’étais dans un vieil appareil immobile et il y avait autour de moi des écrans qui diffusaient des images de chute d’avion. Il fallait donc donner vie à une situation physique, pas uniquement à des émotions. Ces scènes m’inquiétaient. Mais parfois au bout de la peur, il y a aussi de belles surprises. Ça a été le cas ! Il s’agissait de mon dernier jour de tournage après une année intense et j’étais épuisée. Ma solution dans ces circonstances, c’est de tout donner sans réfléchir. Et ça a très bien fonctionné. Au final, je me suis même amusée !

Et de vos retrouvailles avec l’équipe du « Bazar de la charité » ?

J’avais l’impression de ne jamais les avoir quittés. C’est la magie des tournages : on vit tellement en accéléré que ça crée des liens très forts. Concernant mes partenaires féminines, j’ai essentiellement eu des scènes avec Julie de Bona, comme sur *Le Bazar*. Nous avons la même sensibilité et j’étais ravie de la retrouver. Et sur le plateau, j’ai aussi découvert deux partenaires masculins extraordinaires. Je me rappelle une scène partagée avec Tom Leeb qui fait une interprétation magnifique, entre douleur et colère. C’était très beau à voir. Quant à Vincent Rottiers, il dégage lui aussi des émotions d’une intensité incroyable.

Quels sont vos projets ?

J’ai tourné *Prométhée*, une nouvelle série pour TF1, dans un genre complètement différent avec une part de surnaturel. Et je viens de terminer un long métrage réalisé par Frédéric Quiring aux côtés d’Ahmed Sylla, *Notre tout petit petit mariage*. En attendant, j’ai hâte de voir la version finale des *Combattantes*. Je sais que ça va être intense et spectaculaire. Participer à un tournage d’époque, si dense en action et en événements, est exceptionnel. Je ne remercie jamais assez la production et la chaîne de m’offrir une chance pareille.



SOFIA ESSAÏDI *Caroline*

“J’étais heureuse de participer à une série qui évoquait l’émancipation des femmes”

Epouse d’un riche industriel, Caroline Dewitt doit prendre en main l’usine familiale lorsque son mari part à la guerre. Un nouveau rôle semé d’embûches pour cette femme déterminée qui devra s’adapter rapidement afin de sauver son entreprise. Explications avec Sofia Essaïdi, nouvelle venue dans l’équipe.

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

La productrice, Iris Bucher, m’a appelée pour me proposer d’y participer. Nous avons tourné *Meurtres en Auvergne* il y a quelques années et avions adoré travailler ensemble. J’ai tout de suite été attirée par ce projet. En premier lieu, j’adorais l’idée de prendre part à un film d’époque. J’en avais envie depuis longtemps sans jamais en avoir eu l’occasion. Ensuite, parler du rôle des femmes pendant la Première Guerre mondiale me semblait très intéressant. On évoque beaucoup les hommes et c’est tout à fait normal. Mais les femmes ont dû travailler du jour au lendemain et ont tenu le pays pendant la guerre. Certaines ont fait face à d’importantes responsabilités avant d’être renvoyées derrière leurs fourneaux une fois la paix revenue. J’étais heureuse de participer à une série populaire sur l’émancipation des femmes pendant la Première Guerre mondiale et qui contribuerait à faire connaître ce pan de l’histoire aux plus jeunes.

Comment décrieriez-vous votre personnage ?

Caroline, mère de famille bourgeoise, récupère la direction de l’usine de camions de son mari quand celui-ci part à la guerre. Elle qui n’a jamais travaillé se retrouve à diriger des hommes. Même si elle a beaucoup de caractère, cette tâche ne va pas être facile ! En plus, Caroline entretient des rapports conflictuels avec la mère et le frère de son époux. C’est son mari qui garantissait l’équilibre au sein de cette famille et il va être intéressant de voir comment elle va réussir à s’en sortir sans lui. J’imagine que cette situation a réellement dû se produire dans de nombreux foyers.

Qu’avez-vous essayé de lui apporter ?

Comme souvent dans les rôles que je choisis en ce moment, j’ai beaucoup travaillé sur une libération intérieure. Pour moi, Caroline est avant tout une femme qui n’ose pas être elle-même, elle joue un rôle depuis très longtemps. Grâce aux péripéties qu’elle va traverser, elle va vivre une renaissance, une acceptation absolue de qui elle est. J’ai trouvé cet aspect très intéressant à développer sur la longueur des 8 épisodes. J’en ai beaucoup parlé en amont et pendant le tournage avec le réalisateur, mais aussi avec les deux comédiens qui évoluaient le plus autour de moi, Sandrine Bonnaire et Grégoire Colin. Nous avons la même façon de travailler et nous nous retrouvions souvent tous les 4 à discuter et rejouer les séquences.

Comment vous êtes-vous imprégnée de l’ambiance de l’époque ?

Je voulais vraiment me plonger dans cette période de l’histoire que je connaissais mal. On sait beaucoup plus de choses sur la Seconde Guerre mondiale que sur la Première, bien plus lointaine. C’est d’ailleurs le cas dans mon histoire familiale puisque mes grands-pères étaient officiers en 1940. Il a fallu saisir une ambiance, une énergie, comprendre le fonctionnement des gens à cette époque, les codes établis dans la société bourgeoise... C’est d’ailleurs en cherchant des films sur cette période que je me suis rendu compte à quel point la place des femmes avait été peu exploitée en fiction. Pour en savoir plus sur le sujet, je me suis notamment intéressée à plusieurs articles qui évoquaient leur rôle pendant la guerre.

Dans quelle mesure les costumes ont-ils influencé votre jeu ?

Costumes, décors... sur un film d’époque, tous ces éléments permettent de s’immerger dans une ambiance. Ne serait-ce que le corset que j’ai porté pendant tout le tournage et qui apporte une certaine posture. Les robes, plutôt proches du corps, parfois avec des jupons, limitent aussi les mouvements. Nous n’avons finalement pas beaucoup besoin de nous projeter. Il y a un vrai côté ludique sur ce genre de tournage, on retrouve notre âme d’enfant lorsque l’on se déguisait pour s’amuser.

Vous êtes-vous facilement intégrée à cette équipe qui se connaissait depuis le tournage du « Bazar de la charité » ?

Oui, tout le monde m’a tellement bien accueillie que je me suis tout de suite sentie à l’aise. Et le réalisateur, Alexandre Laurent, a vraiment été une rencontre merveilleuse. Je n’arrive toujours pas à comprendre comment il a réussi à insuffler autant de bonne humeur et d’énergie malgré la pression et la fatigue. En 6 mois, je ne l’ai jamais vu crier ou s’énerver alors qu’il était présent tous les jours, contrairement à nous. C’est vraiment une très belle personne. A la fin du tournage, j’ai ressenti énormément de tristesse. J’aimais profondément Caroline et je me suis beaucoup attachée à elle. Lui dire au revoir après 7 mois passés en sa compagnie était difficile. Et j’étais vraiment peinée de quitter cette merveilleuse équipe.

Quels étaient vos rapports avec la jeune comédienne qui interprète votre fille ?

Je n’avais jamais joué une relation aussi intense avec un enfant et nous parlions beaucoup toutes les deux. Nous vivons des instants très forts dans la fiction, cela crée des liens. A un moment, la réalité dépasse la fiction et j’avais envie de m’occuper d’elle. Elle avait 10 ans mais c’était son premier film. Sa mère était présente tout le temps. Un jour, elle est arrivée vers moi avec un petit papier. La fête des mères était le week-end précédent et elle m’avait écrit « Bonne fête maman ». C’était trop mignon, j’ai eu la larme à l’œil. J’avais déjà un message avant même de devenir maman !

Gardez-vous en mémoire le souvenir d’une scène ?

Les séquences très engageantes émotionnellement sont toujours les plus difficiles parce que j’ai besoin d’amener une vérité, de partir d’une émotion réelle. Et il y en a beaucoup dans cette série extrêmement riche ! Je me souviens d’une scène intense avec Sandrine Bonnaire. Nous avions pleuré toute la matinée. Quand les caméras ont arrêté de tourner, je n’arrivais plus à m’arrêter. Mais ensuite, la tension avait été tellement forte que nous avons eu des fous rires toute l’après-midi. Nous ne pouvions plus jouer !

Quels sont vos projets ?

J’ai présenté en compétition à Cannes le film *Nostalgia* du réalisateur italien Mario Martone qui sortira en France à l’automne et dont je suis très fière. J’ai aussi participé au prochain film d’Olivier Marchal pour Amazon, *Overdose*. Et je n’oublie pas la musique. J’ai chanté dans un festival à Etampes organisé par Ibrahim Maalouf. J’étais ravie de retrouver la scène. Même sans interpréter mes propres titres, je me fais plaisir... Jusqu’à ce que ce soit le moment de refaire de la musique pour de bon !







Autour de **MARGUERITE**

MARCEL DUMONT / YANNICK CHOIRAT



Elevé dans une famille bourgeoise de Saint-Paulin, Marcel a fait les 400 coups avec Charles Dewitt lorsqu'ils étaient enfants. C'est d'ailleurs à cause de lui que Marcel a perdu un œil. Une fois la guerre venue, cet handicap lui permet d'être réformé et de continuer à faire tourner l'hôtel familial qu'il a transformé avec sa sœur Yvonne en maison close. Un business florissant en temps de guerre, doublé d'un lucratif trafic de drogue. Marcel est au sommet de sa puissance. Mais son attirance pour la belle Marguerite pourrait bien signer sa perte...

YVONNE DUMONT / FLORENCE LOIRET GAILLE



Yvonne est une maquerelle à l'intelligence malveillante et sournoise. Aigrie, méfiante, elle voue à Marcel une adoration sans limites. Femme de poigne sans scrupule, jalouse de toutes celles qui s'approchent trop de son frère, elle sera envieuse de Marguerite et prête à tout pour la faire tomber.

JULIETTE MERCIER / EDEN DUCOURANT



Très jolie, Juliette est la petite starlette du bordel de Saint-Paulin. Elle est la préférée des soldats mais aussi la petite favorite de Marcel, qui l'exploite en lui faisant miroiter une vie à ses côtés, un jour, peut-être... Il représente une figure paternelle ferme et déviante à laquelle elle se raccroche. Jusqu'à l'arrivée de Marguerite que Juliette voit tout de suite comme une rivale capable de l'éclipser aux yeux de Marcel.

Autour de MARGUERITE

GÉNÉRAL PAUL DUVERNET / TCHEKY KARYO



Militaire de carrière, le Général Duvernet a gravi les échelons par son courage et les concours internes. Veuf inconsolable après le décès de sa femme dix ans plus tôt, il a élevé ses deux fils comme on dirige des soldats. Déçu que son aîné Joseph ait privilégié la médecine à l'armée, le Général Duvernet est fier de son cadet, Léon, qui a fait Saint-Cyr. Dur mais juste, il deviendra un allié pour Marguerite et Caroline dans leur entreprise de fabrication d'ambulances.

COLIN DE RENIER / MAXENCE DANET-FAUVEL



Adopté bébé par une riche famille bourgeoise, Colin ignore tout de ses véritables origines. C'est aujourd'hui un jeune homme fier, droit et sincère. Biberonné aux valeurs militaires, il a fait Saint-Cyr et est pressé d'en découdre quand la guerre éclate. Au front, il se lie d'une amitié sincère avec Léon, le fils du général Duvernet.

GUSTAVE DIT GUS / MIKAËL MITTELSTADT



Jeune soldat mobilisé, Gus opère sous les ordres de Colin depuis le début de la guerre. Malgré le lien hiérarchique qui les sépare, les deux hommes ont construit une amitié solide dans cet univers chaotique où la mort peut les cueillir à tout instant.



Autour de MÈRE AGNÈS

ABBÉ VAUTRIN / LAURENT GERRA



L'Abbé Vautrin est l'autorité religieuse de Saint-Paulin depuis de nombreuses années. La guerre représente pour lui l'opportunité de promouvoir le lien sacré entre l'Église et l'État, un lien brisé en 1905 avec la promulgation de la loi sur la laïcité. Pour cet homme en apparence bon et bienveillant, qui prêche la haine des Allemands, les novices sont les soldats de Dieu. Mais pas uniquement...

TILL / PASCAL HOUDUS



C'est mutique et totalement nu que Mère Agnès retrouve cet homme dans la forêt, à la lisière des combats. Elle l'emmène avec elle à l'hôpital pour le faire soigner. Mais malgré les jours qui passent, l'inconnu ne prononce toujours aucun mot, visiblement choqué et traumatisé par les horreurs qu'il a traversées.





Autour de **SUZANNE**

LUCIEN CHARRIER / VINCENT ROTTIERS



Mobilisé en tant qu'aviateur, Lucien part pour le front. Mais lors d'un vol de reconnaissance, il perd le contrôle de son avion et finit gravement blessé à la tête. Il est alors admis à l'hôpital militaire de Saint-Paulin où il cherche à retrouver sa femme, Jeanne. Il découvre alors que Suzanne a pris son identité...

JOSEPH DUVERNET / TOM LEEB



Quand la guerre éclate, Joseph, chirurgien civil, est aussitôt mobilisé en tant que médecin-major. A la tête d'un hôpital militaire improvisé dans le couvent dirigé par Mère Agnès, il peine à faire face : les blessés affluent, les novices et les sœurs sont totalement dépassées, il manque de médecins. C'est donc avec soulagement qu'il voit arriver Suzanne, infirmière laïque. Très vite, Joseph est bluffé par ses compétences, mais aussi ébloui par sa beauté...

Autour de CAROLINE

ÉLÉONORE DEWITT / SANDRINE BONNAIRE



Éléonore est un pur produit de son temps : elle a vécu la guerre de 1870 et cette nouvelle guerre ne lui fait pas peur. Mais voir sa belle-fille Caroline promue par Victor à la tête de l'usine familiale est un camouflet pour cette bourgeoise campée sur ses principes. Pourtant, lorsque cette dernière prouve ses capacités de cheffe d'entreprise et qu'il s'agit avant tout de sauver l'usine créée par son mari, Éléonore se laisse peu à peu convaincre...

CHARLES DEWITT / GRÉGOIRE COLIN



Construit dans la jalousie malade qu'il éprouve pour Victor, son frère si parfait, Charles ne s'est jamais senti à la hauteur. Il a quitté le domaine familial pour mener grand train à Paris grâce à un poste au ministère de la Guerre. Sa mère Éléonore, qui s'est toujours méfiée de lui, n'est pas malheureuse de le savoir loin. Mais quand Charles se fait renvoyer du Ministère au début de la Guerre, il doit de toute urgence trouver une solution pour ne pas être envoyé au front. Il décide de retourner à Saint-Paulin pour prendre les rênes de l'usine familiale. Charles est un homme sans scrupule qui se drogue et méprise les femmes, même si au fond de lui, il est surtout un fils qui cherche l'amour de sa mère.





DES PASSIONNÉS
AU SERVICE D'UNE HISTOIRE



ALEXANDRE LAURENT

RÉALISATEUR

“ Un projet passion ”

Immédiatement après « Le bazar de la charité », Alexandre Laurent s'est attelé à la réalisation des « Combattantes ». Une série grandiose pour laquelle il s'est donné corps et âme.

Comment ce projet est-il né ?

Iris Bucher, la productrice, m'en a parlé pendant le tournage de *Bazar de la charité*. Son idée était de raconter un autre pan de l'histoire des femmes en France avec les mêmes comédiennes, dans ce qui s'apparenterait non pas à une suite mais à une sorte de collection. Ce projet avait l'air tout aussi fou que le précédent, il m'a donc emballé ! Assez tôt, j'ai proposé de participer à l'écriture pour gagner du temps, mais aussi parce que j'aime m'investir dans les histoires et les ramener à mon univers visuel et narratif. Cécile Lorne, à l'origine du projet, avait déjà développé l'intrigue avec Camille Treiner. Nous avons passé un mois ensemble pour affiner l'histoire et les personnages. J'étais alors assez armé pour commencer une sorte de pré-préparation : lancer les repérages, la création de costumes, imaginer un casting...

Quel a été votre point de départ ?

J'ai commencé par réviser mes cours d'histoire ! La Première Guerre mondiale était enfouie assez loin dans ma mémoire. Ensuite, nous sommes allés au musée de la Grande Guerre de Meaux. J'ai lu beaucoup de bandes dessinées, notamment *Ambulance 13* et une série qui s'appelle sobrement *14-18*. Les B.D. ont l'avantage d'être précises et visuelles. J'ai aussi regardé plusieurs films de guerre, toutes époques confondues, pour observer le traitement des scènes de combat. On en voit peu dans la série mais je voulais qu'elles soient réussies. Avec ma caméra, j'avais envie d'être proche de mes personnages pour pouvoir suivre les événements à travers leur regard, un peu comme dans *Il faut sauver le soldat Ryan* de Steven Spielberg, ma référence pendant tout le tournage.

Quelles ont été les spécificités des « Combattantes » ?

Notre histoire se déroule pendant la « guerre de mouvement » sur un laps de temps réduit, juste après la bataille de la Marne et avant les tranchées. Beaucoup de bandes dessinées commencent avec des images paisibles où la vie s'écoule doucement avant que tout bascule d'un seul coup. Je voulais retranscrire cette sensation en montrant des cadres bucoliques qui allaient être

ternis par l'horreur de la guerre. Nous sommes allés tourner dans les Vosges. C'est Hervé Gallet, le chef déco, qui a eu l'idée du front de l'Est pour donner une autre dimension visuelle. Les gens s'y sont moins « enterrés » dans les tranchées, et il y a surtout eu des affrontements de colline à colline. Nous avons tourné nos scènes de combats sur d'anciens champs de bataille. En repérage, on a d'ailleurs trouvé de vieux obus. Le garde forestier nous a rassurés mais nous avions pour consigne de quitter la zone en cas d'odeur suspecte ! Et si l'histoire se situe en 1914, *Les combattantes* n'est pas une série sur la guerre. Ce qui m'intéressait dans ces périodes terribles de l'histoire, c'est que s'y développe aussi beaucoup d'entraide, d'humanité, de sororité... Face à l'horreur, on se redresse toujours. *Le bazar de la charité* avait pour vocation d'être une série féministe. Avec *Les combattantes*, le propos est plus ample. Il y a un souffle ultra positif qui touche à l'humanité. Nos héroïnes vivent mille péripéties mais elles sont toujours debout pour les autres. C'est un joli message.

Dans une fiction historique comme celle-ci, craigniez-vous les inexactitudes ?

Au tout début du projet, j'avais pensé à un traitement dans le style d'un western pour créer un décalage. Mais en me replongeant dans les cours d'histoire, je me suis rendu compte que nous avions un vrai devoir de mémoire. D'ailleurs, quand j'ai dit à ma famille que j'allais faire cette série, mon cousin m'a montré des lettres d'époque de son grand-père. Pour les costumes militaires, les faits historiques, nous avons voulu rester le plus possible fidèles à la réalité. On s'est permis quelques petites entorses en étant attentifs à ne pas manquer de respect à l'histoire. Heureusement, je n'étais pas seul pour y veiller. Nous avions sur le plateau un conseiller militaire, toujours en activité, et un autre spécialisé dans les reconstitutions historiques, qui travaillait avec l'équipe costumes...

Quel a été l'aspect le plus délicat sur le tournage ?

Tout ! Par rapport au *Bazar*, il y a plus de personnages secondaires, très présents, mais aussi plus d'événements. Il fallait que les fils narratifs des 4 héroïnes parlent d'une seule et unique histoire. Nous avons aussi tourné dans plusieurs régions. Il a donc fallu faire de nombreux raccords. Et je n'avais jamais travaillé 3 mois



d'affilée en extérieur. Entre les explosions, les figurants, les chevaux, les endroits inaccessibles, la météo changeante... Chaque jour était un challenge ! J'ai dû faire beaucoup plus de choix, me laissant peu de marge de sécurité. C'est la série la plus complexe que j'ai eue à raconter. En plus de l'ambition visuelle et narrative, nous voulions boucler ce projet en 2 ans pour que *Le bazar* soit encore présent dans les esprits. La gestion du temps a certainement été l'un des aspects les plus compliqués à gérer mais j'ai le sentiment que cette urgence nous a aussi permis d'avancer. Par l'intermédiaire de la SACD, j'avais rencontré aux Etats-Unis des showrunners de la Warner qui nous avaient expliqué comment ils arrivaient à travailler rapidement. Ils sont plus nombreux à l'écriture, ont plus de moyens, mais nous avons eu l'ambition folle de terminer en un temps record. Puis le Covid est arrivé et finalement, on a fini à peine 5 mois plus tard que prévu. Cela n'aurait jamais été possible sans une entente parfaite entre l'écriture, la réalisation et la production. A tous les postes, chacun était passionné et acharné de travail. Je voudrais vraiment louer l'investissement de tous. C'est un projet passion !

Qu'en est-il de la scène d'avion ?

Les scénaristes hésitaient à intégrer des séquences d'avion en vol en pensant que ce serait trop compliqué à tourner mais je me suis dit que personne ne s'attendrait à voir ce genre de proposition dans une fiction française. Marc Brégain, le producteur exécutif chez Quad Drama, est un fan de nouvelles technologies. Il m'a alors parlé du système utilisé par Disney pour *The Mandalorian*. Nous avons remonté un véritable avion de la guerre de 14 pour l'installer dans un studio avec un fond en LED sur lequel nous avons projeté des plans tournés en amont avec un drone. Les comédiens, au milieu de ces images, pouvaient réagir en direct, contrairement à un fond vert. De mon côté, je voyais tout de suite le rendu. Le résultat est bluffant !

Comment s'est passé le travail avec les comédiens ?

Je trouve notre casting génial. Il y a eu beaucoup de travail et une vraie qualité d'écoute. Pendant le tournage, nous avions des idées qui n'étaient pas forcément dans le texte. Il y a plein de « séquences du midi », tournées

en plus sur le temps de la pause déjeuner, dans le plaisir, avec de nouvelles propositions de jeu. Ces projets sont tellement rares que l'on a envie qu'ils soient exceptionnels. Et les personnages secondaires sont vraiment intéressants. J'ai vécu des instants magiques avec Sandrine Bonnaire, Grégoire Colin, l'un de mes méchants les plus atypiques... J'étais aussi très heureux de travailler avec Tcheky Karyo. Mon père, producteur, m'emmenait sur des tournages. Mon premier souvenir est un film de René Alliot, *Le matelot 512*, dans lequel il interprétait un personnage surnommé le balafré. Je devais avoir dans les 7 ans et il me faisait vraiment peur ! En lisant les scénarios des *Combattantes*, je l'ai immédiatement imaginé dans le rôle du général.

Vous accordez aussi une place importante à la bande sonore...

Oui, c'est la première fois que le son va vraiment transformer la perception de mon film. François Liétout a enregistré avec un orchestre symphonique. Il y a 15 violons, 3 violoncelles, de la trompette pour le côté militaire... Cette histoire méritait tous ces instruments pour apporter du souffle, accentuer le côté romanesque. Je n'ai jamais fait un film aussi ample. On y voit la nature à 180°, l'horizon, des chevaux, du monde, des explosions au loin... Le monteur son a ajouté des pas pour les soldats, des bruits de moteur. Je voulais aussi un thème qui reste en tête et qui soit décliné pour lier l'ensemble. Je pense que le résultat va être dingue.

Comment vous sentez-vous à l'approche de la diffusion de cet ambitieux projet ?

Je suis fier, enrichi par mes rencontres. Je ne sais pas dans quelle catégorie le placer mais je parle de « dramaventure », une sorte d'*Indiana Jones* au féminin. Je voulais prouver que l'on était capable de faire ce genre de projet exceptionnel en France pour, peut-être, en voir plus souvent à l'avenir. J'espère avoir réussi.

CÉCILE LORNE

AUTEURE

“Redonner aux femmes leur place dans l’histoire”

Cécile Lorne a mûri l’histoire des « Combattantes » pendant plusieurs années avant de la concrétiser. Elle revient sur l’origine de ce projet ambitieux.

Comment cette histoire est-elle née ?

J’en ai eu l’idée après avoir vu un documentaire sur les femmes pendant la Première Guerre mondiale auquel avait contribué une professeure d’histoire à l’université d’Avignon, Françoise Thébaud. Détail amusant, elle est intervenue plus tard dans la série en tant que spécialiste ! Ce qui m’avait particulièrement intéressée, c’était de voir la guerre du point de vue des femmes présentes sur le front, et pas de celles qui attendaient leurs hommes partis se battre, comme c’est le cas habituellement. L’histoire a complètement occulté l’aide apportée par les femmes pendant la Première Guerre mondiale et j’ai eu envie de leur redonner leur place. J’ai tout de suite pensé à en faire une série car je voulais avoir assez de temps pour développer mes personnages. En m’intéressant de plus près à cette période, j’ai découvert un épisode de la guerre de 14 plus ou moins passé sous silence : certaines femmes, devenues ambulancières, allaient chercher les soldats sur le front pour les secourir. Ce fait historique m’offrait une matière intéressante pour raconter le poids des femmes dans ce conflit de façon romanesque. En plus, il se prêtait bien à l’univers d’une série : il fallait expliquer comment elles avaient d’abord dû trouver des taxis, puis convaincre l’armée, recruter des conductrices... J’y ai aussi vu l’occasion de parler de la médecine de guerre. Je n’ai pas fait d’études scientifiques mais j’adore cette discipline. Pour moi, mêler mes deux grandes passions, le romanesque et la science, coulait de source. J’avais regardé peu de temps auparavant la très bonne série *The Knick*, qui parle d’un hôpital au début du 20e siècle. Son ambiance et son réalisme m’ont plu et j’ai eu envie de les retrouver dans *Les combattantes*.

Comment vous êtes-vous renseignée pour écrire cette série historique ?

J’ai mis environ un an à écrire une première bible. Sur cette année, j’ai passé 4 mois de recherche à temps plein à la bibliothèque Sainte-Geneviève à consulter des journaux et des documents pour trouver des informations sur la médecine de l’époque, l’ambiance sur le front... Ensuite, au fur et à mesure du processus d’écriture avec ma coauteure, Camille Treiner, et le réalisateur, Alexandre Laurent, je me suis aperçue des impératifs de la fiction : on ne peut pas être toujours exhaustif sur l’histoire et il faut s’accorder quelques libertés.

« Les combattantes » se déroule sur un laps de temps assez court. Pourquoi ce choix ?

J’avais envie d’une narration extrêmement dynamique avec beaucoup de péripéties. Au début de la guerre, l’armée s’est rendu compte que ce conflit allait être plus long que prévu. Mais rien n’avait été organisé pour évacuer les soldats et le service de santé était totalement dépassé. C’était l’apocalypse ! J’ai voulu prendre en compte cette urgence dans l’écriture narrative, être dans une action brève pour faire ressentir le chaos. Il était important que l’on soit happé par l’action. Cela correspondait aussi à une volonté du réalisateur.



Quelles caractéristiques vouliez-vous apporter à vos 4 héroïnes ?

De formation littéraire, j’ai été professeure de lettres pendant des années avant de passer un master de scénario. Je puise donc plutôt mes sources d’inspiration dans la littérature, les grandes sagas où apparaissent des destins très forts. Dès le départ, j’avais en tête 3 figures féminines et je savais exactement où je voulais les emmener. Compte tenu de mon intrigue, le personnage de l’infirmière s’imposait naturellement ; quant à la bonne sœur, elle était liée à l’hôpital. J’avais aussi envie de montrer que les prostituées étaient des combattantes à leur manière parce qu’elles faisaient de « l’abattage » sur le front. C’était une façon de rendre hommage à ces femmes qui vivaient dans des conditions très difficiles. Puis, pendant l’écriture des arches, un 4e personnage s’est rapidement développé : celui d’une capitaine d’industrie. Je voulais que chaque héroïne soit emblématique d’une lutte possible pour les femmes à cette époque et que la guerre révèle quelque chose en elles. Elles vont sauver des soldats mais aussi se sauver elles-mêmes et résoudre des conflits intérieurs qui les empêchent d’avancer. Dans la série, il y a également de nombreux personnages secondaires, notamment masculins, qui sont très importants. Cela est sûrement lié à mon histoire personnelle. Je connais bien cet univers car je suis issue d’une famille de militaires : mon arrière-grand-père était officier. En plus, mon père était professeur d’histoire. J’ai donc beaucoup entendu parler de la guerre de 14 !

Plusieurs auteurs ont travaillé sur les scénarios. Comment vous êtes-vous organisés ?

Nous avons d’abord écrit les arches avec Camille Treiner. Ensuite, nous nous sommes occupées de 4 épisodes et, pour aller plus vite, nous avons fait appel à 4 auteurs qui se sont chacun penchés sur un épisode. Alexandre Laurent a collaboré à l’écriture, avec José Caltagirone à la direction de collection.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées ?

Il s’agissait de mon premier gros projet et je m’étais mis énormément de pression. Seulement 3 ans après avoir reçu mon diplôme, travailler sur une série d’une telle envergure était intimidant. J’avais ce texte en tête depuis des années et je savais exactement où je voulais aller. Il a fallu se mettre d’accord, garder le cap sur une seule vision et permettre à chacun de trouver sa place. Mais j’ai vraiment eu énormément de chance de travailler sur un projet aussi ambitieux aussi rapidement avec une production qui a cru en moi alors que je n’avais pas vraiment encore fait mes preuves. Je ne remercie jamais assez Iris Bucher, Alexandre Laurent et TF1 pour leur confiance.

Quel est votre sentiment à la fin de cette aventure ?

Nous avons essayé de surprendre, d’apporter du dynamisme et de moderniser le genre. J’attends la diffusion avec une sorte d’excitation mêlée d’une énorme timidité. J’espère que le public sera au rendez-vous. C’était en tout cas une expérience très riche qui m’a vraiment fait grandir.



VALÉRIE ADDA

CRÉATRICE DE COSTUMES

Les costumes

LE COSTUME COMME RÉVÉLATEUR DE VIE

Chaque fois que je travaille sur une période, je revois tout, du bijou à la chaussette, pour maîtriser parfaitement mon sujet. C'est primordial pour moi car en participant à un film d'époque, on a un devoir de mémoire. Je le respecte entièrement sur la figuration, qui me donne les bases. Mais cela me permet de prendre quelques libertés mesurées. Nous faisons une fiction, pas un documentaire, et nous sommes donc, avant tout, au service d'une histoire et de ses personnages. Ces petites libertés permettent de faire ressortir la vraie vie et de nous rapprocher des spectateurs pour mieux les toucher. Ce que j'aime avant tout, c'est raconter une histoire à travers les costumes.



LES OUVRIÈRES

En ce début de siècle, la mode est à la croisée des chemins avec de vrais bouleversements de ligne pour les femmes, qui enlèvent notamment les corsets. Cette époque est très intéressante car elle correspond à une réalité de la vie, avec des besoins pratiques. En effet, les femmes ont dû remplacer les hommes dans les usines mais au début, elles n'avaient pas eu le temps de confectionner des vêtements de travail pour elles. Elles ont souvent pris ceux de leurs maris. Indépendamment des questions de mode, elles avaient besoin d'être à l'aise. J'ai habillé les ouvrières avec des biauades, ces grandes chemises de travail caractéristiques, et j'ai créé des ambiances de couleur dans les tons bleu, gris, marron, noir et vert bouteille. Comme ces femmes travaillent, j'ai laissé leurs décolletés ouverts, faisant ainsi apparaître de la dentelle, des petits chemisiers... un moyen de féminiser les tenues masculines. J'ai chiné de vraies pièces d'époque mais j'en ai aussi fabriqué quand il fallait plusieurs exemplaires d'un même modèle. En ce moment, les gens sont friands de frifes, on porte des salopettes de travail, il y a des reproductions chez les créateurs... J'avais envie que les téléspectateurs puissent s'inspirer des tenues de la série. Montrer des pièces accessibles à l'heure actuelle était aussi un moyen de les rapprocher de notre histoire.

LE PERSONNEL MÉDICAL

A cette époque sur les champs de bataille, le personnel médical était exclusivement militaire. Un médecin ou un infirmier devait constamment porter son uniforme sous sa blouse. Pour les médecins, j'ai utilisé des draps de lin anciens qui bougent beaucoup. Le plus important pour moi était de les patiner pour vieillir les tissus et nuancer les couleurs. Pour les infirmiers et les brancardiers, j'ai totalement collé à la réalité. Ils portaient l'uniforme des bourgerons, des tenues totalement blanches avec une veste à col Mao. Sur les champs de bataille autant que dans les hôpitaux, ils étaient immédiatement identifiables. Je les ai entièrement fabriqués avec des matières anciennes parce que je n'ai pas pu en trouver d'origine en assez grand nombre.



LES MILITAIRES

Pour les militaires, je voulais être le plus fidèle possible à la réalité, notamment en figuration. Un spécialiste militaire m'a aidée dans cette tâche. Par exemple, un régiment compte un nombre précis de soldats, de gradés... J'ai voulu montrer le plus de diversité possible. Je me suis inspirée de documents d'époque pour refaire des tableaux. Ainsi, les soldats n'apparaissent pas uniquement en uniforme complet. Ils vivaient sur le campement : on les retrouve donc en tenue décontractée en train de parler, de laver leur linge... Le but était de recréer de la vie. Sur le plateau, on ajoutait constamment des éléments, on en enlevait. Mon équipe, composée de 23 personnes, est montée jusqu'à 40 car nous ne disposions que de 2 heures pour préparer tout le monde. Sachant qu'il faut 20 mn pour habiller un comédien, le temps était compté sur les séquences avec beaucoup de figuration. J'ai aussi fait fabriquer de faux impacts de balle que l'on cousait sur les tenues. Cela nous permettait de ne pas abîmer les costumes et de les utiliser plusieurs fois.



LES PROSTITUÉES

Je me suis vraiment amusée avec les corsets ! J'en ai réalisé une vingtaine, faits uniquement dans des matières anciennes chinées un peu partout. A cette époque, les corsets avaient une forme spécifique mais je suis partie du principe que les prostituées avaient récupéré d'anciens modèles pour créer un univers de bordel des bas quartiers. Il y a même des pièces ethniques avec des tissus africains, indiens... J'aime mélanger les styles, ne pas m'enfermer. On peut se le permettre à partir du moment où ce sont des éléments antérieurs qui peuvent être justifiés par un parcours. Cette diversité apporte de la force, de la culture et de l'histoire aux costumes.



MARGUERITE (AUDREY FLEUROT)

Entre son costume civil, celui d'ambulancière et de prostituée, Marguerite est l'héroïne qui a la garde-robe la plus variée ! Pour elle, j'ai privilégié la peau, le cuir, pour lui donner un côté animal et sensuel. J'ai utilisé essentiellement des couleurs sombres comme le vert bouteille, le chocolat ou le noir qui faisaient ressortir ses cheveux et ses yeux et lui apportaient la force que l'on ressent à la lecture du scénario. Je me suis vraiment amusée avec ses 4 corsets faits sur mesure : sur l'un d'eux, j'ai fait peindre un oiseau en cage, je trouvais que c'était une jolie image pour ce personnage de prostituée.



Les costumes



CAROLINE (SOFIA ESSAÏDI)

Avec Sandrine Bonnaire, Sofia Essaïdi était la seule représentante de la bourgeoisie. Je voulais montrer que Caroline était un personnage plein de délicatesse et de féminité. J'ai donc privilégié les tons vieux rose, violet, gris et blanc. Ses costumes ont été réalisés dans des draps de lin anciens, des rideaux. Et si la majorité des femmes a abandonné les corsets à l'époque, ce n'est pas le cas de la haute bourgeoisie. Sofia Essaïdi en a donc porté tout au long du tournage. Sur certaines séquences, elle avait besoin de bouger plus librement. Mais sans corset, les femmes n'ont pas la même posture. J'ai donc fait réaliser des modèles en matière stretch pour que Sofia garde le même maintien tout en se sentant plus à l'aise dans ses mouvements.



SUZANNE (CAMILLE LOU)

Pour moi, Suzanne est un personnage extrêmement moderne. Afin que les téléspectateurs se retrouvent en elle, je suis allée chercher aux puces des pagnes Mossi, une tribu du Burkina Fasso, pour réaliser ses jupes. Ce sont des bandes de 10 cm, assemblées à la main, qui rappellent le jean et donnent du mouvement. Je lui ai confectionné des chemisiers avec des cols ouverts et fait tricoter des petits gilets d'époque, mais en apportant à sa silhouette une ligne presque contemporaine. Par exemple, ses costumes sont portés avec des godillots et de grosses chaussettes. Et comme pour moi, elle était totalement rock'n'roll dans le scénario, j'ai veillé à ce qu'elle emporte partout avec elle son réticule, un petit sac en cuir accroché continuellement à sa ceinture, comme si elle avait toujours sa vie sur elle, prête à bouger en cas de besoin.



LES RELIGIEUSES

Pour l'église, j'ai créé un ordre. J'avais envie de faire ressortir la féminité que l'on ne trouve jamais dans les costumes ecclésiastiques, tout en conservant évidemment des tenues très décentes. Les religieuses sont des femmes mais on ne parle jamais d'elles en tant que telles. C'est différent dans *Les combattantes*. Leurs robes sont donc droites mais un peu cintrées pour dessiner légèrement la silhouette. Comme elles soignent les blessés, j'ai raccourci les manches pour faire apparaître leurs poignets. La matière me semblait importante : je voulais des tissus qui bougent en même temps qu'elles pour apporter du mouvement et donc plus de vie. J'ai aussi utilisé plusieurs tons de blanc, de crème et de gris pour donner du relief à l'ensemble.





HERVÉ GALLET

CHEF DÉCORATEUR

LES VOSGES

Les extérieurs ont essentiellement été tournés dans les Vosges. A l'origine, l'histoire avait été pensée pour se dérouler dans le nord de la France, le front le plus évident lorsque l'on évoque la Première Guerre mondiale. Mais je ne voulais pas me retrouver au milieu des champs de betteraves, que j'imaginai trop plats, remplis d'éoliennes et de poteaux électriques. Quand la productrice m'a demandé des dossiers artistiques pour alimenter le début de l'écriture, les lieux et la période exacts de la série n'étaient pas encore totalement définis. J'ai rapidement pensé aux Vosges. Cette région offre une nature magnifique, avec une végétation variée, des petites montagnes, du relief et des lacs. Les villes aussi sont belles car en 1900, la SNCF emmenait une population aisée dans les stations balnéaires qui se sont enrichies. Il reste de très beaux bâtiments de cette époque. En plus, cette zone a réellement été sur la ligne de feu pendant la Première Guerre mondiale. Je suis donc allé en repérage pour faire des photos. Elles ont plu et l'histoire a été transposée dans cette région. L'idée a été accueillie avec un peu de réserve dans un premier temps car en termes de logistique, c'était un peu compliqué. Mais finalement, en voyant dans les sapins verts les soldats en bleu et rouge, mais aussi les cheveux flamboyants d'Audrey Fleurot, Alexandre Laurent m'a dit qu'il était très satisfait du résultat.

LE GOÛT DU DÉTAIL

Pour un décorateur, raconter une époque précise est toujours un challenge. Si l'on s'attache à des détails importants, on ne fait pas de la reconstitution pure. On peut recréer un univers, apporter une couleur à la série. A Senones et Plombières-les-Bains, nous avons tourné l'extérieur du couvent/hôpital, la gendarmerie et le village. J'ai disposé 90 tonnes de terre pour cacher le macadam ! J'ai mélangé de la terre rouge des Vosges à une autre variété, d'une couleur un peu violette, que j'ai trouvée dans l'Allier. Ce mélange apportait une teinte intéressante. J'ai aussi refait beaucoup de façades de boutiques. Sur un film d'époque, le mobilier urbain, très présent, pollue constamment l'image. Nous devons cacher les sonnettes, les boîtes aux lettres, les lignes de stationnement... Sur la place de Senones trônait par exemple un monument aux morts de plus de 7m de haut que j'ai masqué sous une tour de guet de 8m. Il faut constamment s'adapter, essayer de fermer les points de vue en sachant que le réalisateur va rester dans une zone précise. Et si en post-production, les effets numériques effacent les éléments auxquels on ne peut pas toucher, j'essaie d'en masquer un maximum pendant le tournage.



Les Décor



LE COUVENT...

Dans les Hauts-de-France, nous avons tourné les intérieurs du couvent/hôpital. Nous nous sommes installés dans l'abbaye de Valloires et la chartreuse de Neuville, complètement en craie blanche. Cette dernière était en assez mauvais état et nous avons dû y faire beaucoup de travaux. Nous avons notamment restauré toutes les portes d'un couloir de 100m de long, nettoyé les sols pour leur redonner leur couleur d'origine... Ce sont des endroits très grands dont la restauration prend par conséquent beaucoup de temps.





... ET LE BORDEL

Le bordel a pris place dans un manoir à une quarantaine de kilomètres à l'est de Paris, dans le village de Crèvecœur-en-Brie. Dans cette magnifique construction, un peu délabrée, une large cage d'escalier permettait une belle circulation. Pour habiller les pièces, nous avons fabriqué des papiers peints avec des rouleaux à motifs. Comme il s'agissait d'un bordel de campagne, le décor ne devait pas être trop « propre ». Nous l'avons donc ensuite arraché, puis patiné, pour le vieillir afin de donner une ambiance, avec de la matière et de la texture. A cette période, l'artisanat était à son sommet pour les menuiseries, les textiles et même les accessoires de guerre. Tout était fait à la main, délicat, chargé en ornements et précis dans les finitions. Nous avons récupéré des rideaux chez des loueurs en les recomposant avec des frises et en les complexifiant. Nous en avons aussi fabriqué plusieurs avant de les déstructurer et de les patiner.

DES CAMIONS FABRIQUÉS DE TOUTES PIÈCES

Dans le scénario, l'usine Dewitt construit des camions. Nous devons donc avoir une série de véhicules d'époque, ce qui est très compliqué à trouver. En effet, il en existe chez les loueurs mais ils ne peuvent pas se conduire, démarrent à la manivelle... Or dans l'histoire, ils devaient rouler ! Il a donc fallu les construire. Je me suis basé sur le modèle d'un Brasier, un camion de 1913. J'ai travaillé en collaboration avec un loueur de véhicules anciens, Grimaldi, qui a eu la très bonne idée de me proposer le châssis Citroën, simple et costaud, d'un camion de maçon des années 1930/1960. Il en a acheté 8, trouvés dans toute la France, et a restauré le châssis, le moteur et les freins. Il a aussi changé les volants de place. Un artisan de Fismes, Laurent Vermont Desroches, a fabriqué la carrosserie selon nos plans et nous avons construit toute la partie menuiserie et assuré les finitions. Grimaldi avait récupéré un jeu de roues en bois d'un autre modèle qu'il pensait pouvoir adapter mais nous nous sommes rendu compte qu'elles étaient complètement vermoulues. Il a aussi fallu les fabriquer, faire la serrurerie et des surmoulages pour qu'elles aient la forme voulue. C'était un travail titanesque mais on s'est bien amusés ! Au final, nos camions roulaient mais avec leurs vieilles boîtes de vitesse, ils n'avaient pas de direction assistée, les commandes étaient inversées... Les conduire n'était pas facile mais les comédiennes se sont très bien débrouillées. Elles m'ont impressionné !



Les Décor

ET QUELQUES SUEURS FROIDES !

Pour le campement militaire, nous avons trouvé un endroit un peu en hauteur en queue de vallée, avec une très belle vue. Mais pour y accéder, les camions devaient emprunter un chemin qui descendait en pente sur 300m à proximité d'un ru. Or, il a beaucoup plu avant le tournage. Le ruisseau a inondé une partie du chemin qui est devenu impraticable. Tous les véhicules s'embarquaient et je me suis vraiment demandé comment nous pourrions régler ce problème. Par chance, une personne de la région savait où le ruisseau prenait sa source. A 5h du matin le jour du tournage de la séquence, nous sommes donc partis avec des bêches et des cailloux pour détourner le cours d'eau d'une cinquantaine de mètres. Heureusement, il s'est mis à faire beau et tout a séché en quelques heures. La séquence était sauvée !





DAVID SCHERER

CHEF MAQUILLEUR EFFETS SPÉCIAUX

UNE ENTENTE ESSENTIELLE

Après avoir identifié d'après le scénario tout ce qui relève du maquillage spécial, il est primordial pour moi d'en parler avec le réalisateur pour qu'il m'explique comment il compte représenter ses séquences. Dans le cas de scènes sanglantes par exemple, il peut vouloir passer rapidement dessus ou, à l'inverse, se focaliser sur elles. C'était le cas pour l'opération du personnage de Joseph, joué par Tom Leeb, car il s'agit d'un moment fort dans l'histoire. Je collaborais pour la 3^e fois avec Alexandre Laurent après *La mante* et *Le Bazar de la charité* ; nous commençons donc à bien nous connaître. Il donne des références très précises et a toujours une idée claire du résultat qu'il veut obtenir. Il est également conscient que l'on ne peut pas toujours tout faire en un seul plan parce qu'il faut parfois installer des dispositifs spécifiques. Cela facilite grandement mon travail.

Le maquillage spécial

LE MAQUILLAGE AU SERVICE D'UNE HISTOIRE

Une conseillère médicale était présente sur le plateau pour l'aspect chirurgical. Elle nous a aidés à apporter un côté cru et réaliste en nous expliquant notamment comment le sang s'écoulait d'une artère ou d'une veine, quelle apparence une opération devrait avoir... Pourtant, avec le maquillage spécial, nous ne cherchons pas à tout prix à reproduire la réalité mais à réaliser quelque chose qui aille dans le sens de l'histoire. Il faut trouver l'équilibre entre réalisme et spectaculaire. Par exemple, le physique du personnage de Marcel, interprété par Yannick Choirat, n'était pas décrit précisément dans le scénario. Nous devons trouver une infirmité visible justifiant qu'il ne soit pas sur le champ de bataille. Assez rapidement, nous avons eu l'idée qu'il soit aveugle d'un œil en lui posant une lentille mais sa cicatrice ne devait pas être horrible. Il fallait souligner qu'il avait eu un accident violent sans pour autant le défigurer complètement car il apparaissait souvent à l'image. Il s'agissait à chaque fois de trouver de petites astuces et de s'adapter en fonction des personnages.



LES OPÉRATIONS CHIRURGICALES

Les maquillages les plus compliqués étaient ceux qui mettaient en scène des opérations parce qu'ils nécessitaient des dispositifs particuliers. Pour l'une d'elles, l'idée était de montrer que les médecins n'arrivaient pas à sauver un soldat en simulant une hémorragie. Nous avons installé sur le comédien une prothèse, qui allait de son épaule à son torse, et dissimulé des tuyaux dans son dos et sous la table d'opération. Tout au long de la séquence, une personne de mon équipe actionnait une pompe remplie de faux sang. Ainsi, les compresses posées par le chirurgien s'imbibaient de sang en continu. A un autre moment, Suzanne (Camille Lou) et Joseph (Tom Leeb) opéraient un jeune garçon qui faisait une hémorragie après avoir reçu un éclat dans la cuisse. Pour cette séquence, le réalisateur voulait s'inspirer d'une scène de *La chute du faucon noir*, un de ses films de référence. Nous avons simulé cette opération avec un ensemble de tuyaux et une fausse artère fémorale qui fonctionnaient « pour de vrai ». Avec leur pince, les comédiens pouvaient clamber, écarter les bords de la blessure, mettre les mains à l'intérieur... Nous avons aussi fabriqué de fausses balles et de faux éclats que l'on plaçait sous le latex pour les récupérer avec une pince. Ces dispositifs, compliqués à installer, sont assez chronophages. Le challenge était de trouver le moyen de les rendre les plus spectaculaires possible en un minimum de temps. Quant aux prothèses, elles devaient être solides pour résister aux manipulations : une fois la caméra lancée, nous voulions éviter au maximum d'avoir à faire des retouches pour ne pas couper les comédiens dans leur énergie.



DES BLESSURES EN TOUT GENRE

Faux cadavres et faux membres pour les champs de bataille, blessures diverses... J'ai presque tout fabriqué en amont du tournage dans mon atelier pendant environ 2 mois. Sur cette série, il y avait une grande variété de blessures et de plaies. J'en ai conçu plus de 200, à différentes étapes, allant d'une simple ouverture dans le front à des moignons. Les plus petites prothèses étaient en latex, les plus grosses en silicone et en gélatine. J'ai utilisé une foule de matériaux et de techniques, ce qui a rendu ce projet si passionnant. Mais il y avait un point commun entre toutes les blessures des soldats, spécifiques à la Première Guerre mondiale, c'est qu'elles devaient être « sales ». A l'époque, les plaies étaient éclatées, jamais nettes. Il y avait énormément de septicémie. Alexandre Laurent souhaitait montrer l'horreur de ce conflit. Quand il y avait une plaie par balle, il ne voulait pas juste un petit trou avec du sang mais un rendu impactant et graphique. J'ai aussi cherché des documents sur la façon dont on bandait les blessés. En 1914, tout était fait dans l'urgence, avec peu de matériel. Nous avons essayé de trouver une méthode pour donner une impression de bandages faits à la va-vite, en laissant notamment des taches de sang ou des morceaux de tissus dépasser.



ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

Pour les séquences à l'hôpital, j'avais demandé à l'équipe déco de faire des trous dans les lits pour pouvoir dissimuler les jambes de certains soldats. En ajoutant des bandages ou un moignon, on avait l'impression que leur pied était arraché. De leur côté, ils ont fait appel à moi pour la séquence d'autoflagellation de Mère Agnès. Ils avaient confectionné un martinet, très bien fait, mais avec lequel Julie de Bona aurait pu se blesser. J'ai fabriqué une version beaucoup plus souple en laine avec un peu de latex et une peinture spéciale. Pour les traces sur son dos, l'équipe des effets spéciaux a pris le relais du travail que j'avais fait sur le tournage en incorporant au fur et à mesure des marques en images de synthèse (VFX). Et si le parti pris d'Alexandre Laurent était d'être le plus organique possible en réalisant le maximum de blessures en direct, ils ont aussi fait tous les impacts de balles sur les vêtements.



*Le maquillage
spécial*



JEAN-PIERRE VERNEY

SCÉNOGRAPHE DU MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE DE MEAUX

Les historiens

“ Les récits consacrés à la gloire des combattants ont supplanté le labeur des femmes ”

L'intrigue des *Combattantes* se situe en 1914. Au départ, les auteurs avaient intégré dans leurs textes des éléments un peu plus tardifs. Je n'étais pas là pour embêter le réalisateur ni réécrire le scénario, mais pour éviter de grosses erreurs et les aider à trouver des biais pour crédibiliser le plus possible le fond historique. Par exemple, dans les premières versions, un bombardement avec des obus au gaz apparaissait dès 1914 alors qu'ils n'ont été employés qu'en avril 1915. Mais les auteurs s'étaient globalement bien documentés en amont et se sont montrés attentifs à mes remarques. Ils m'ont interrogé sur des points de détail comme l'âge maximal des soldats, la découpe de l'armée française, le fonctionnement des hôpitaux, les véhicules militaires... Je leur ai envoyé de la documentation pour qu'il n'y ait pas d'images choquantes sur les tenues. J'ai aussi corrigé certains mots de vocabulaire. Ce sont des détails mais ils apportent de la crédibilité au scénario.

J'ai eu plaisir à lire ces histoires romanesques qui prenaient corps dans ce terrible conflit. Et au-delà des intrigues, *Les combattantes* apporte une représentation intéressante de cette époque.

Il existe beaucoup de témoignages écrits de femmes sur cette période, mais ils ont globalement été passés sous silence. Les récits consacrés à la gloire des combattants ont supplanté le labeur des femmes qui n'étaient pas guerrières. Les plus proches du front étaient infirmières ou habitaient les régions occupées. Il y avait aussi les ouvrières, les « munitionnettes* ». Mais il faut se souvenir de la phrase du général Joffre qui disait en 1915 au Parlement : « Si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient 20 mn, les Alliés perdraient la guerre ». Elles ont leur place dans cette nouvelle société et vont essayer de la garder... même si on va leur dire très crûment de retourner faire des enfants à la fin des combats !



*Surnom donné aux femmes qui fabriquaient des armes et des munitions dans les usines d'armement pendant la Première Guerre mondiale



Les historiens **FRANÇOISE THÉBAUD**

HISTORIENNE SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE DES FEMMES

Pour apporter un effet dramatique, une fiction doit concentrer des événements et des phénomènes historiques dans un espace géographique restreint et sur un laps de temps réduit. La réalité est souvent plus lente et complexe. Les auteurs m'ont posé différentes questions d'ordre général concernant les répercussions de la guerre sur les femmes, puis j'ai vérifié qu'il n'y avait pas trop d'invéraisemblances dans les scénarios. Certaines entorses ont été faites pour nourrir la dramaturgie mais ils ont été très soucieux de respecter la réalité historique. Par exemple, si les femmes ont remplacé les hommes partout dans la société, elles n'ont pas été appelées dans l'industrie mécanique reconverte en usine de guerre dès 1914 car tout le monde pensait que ce conflit serait de courte durée. Mais peu importe. Ce qui est intéressant dans *Les combattantes*, c'est que certains phénomènes vont sauter aux yeux des téléspectateurs : la mobilisation des femmes au travail, le fait que certaines ont assumé des responsabilités, l'organisation de la prostitution pour satisfaire la sexualité des soldats, les traumatismes de guerre... Le centenaire a montré que ce conflit a marqué la plupart des familles françaises. Cette période continue à être enseignée et la question de l'émancipation des femmes par la guerre est toujours posée dans les manuels. En parler aussi par le biais de la fiction est une bonne chose.

Le terme « combattante » choisi comme titre par la production a réellement été utilisé par les féministes qui parlaient des femmes comme des « combattantes de l'arrière ». Par ce vocabulaire militaire, elles insistaient sur le fait qu'elles avaient des compétences et méritaient des droits dont elles ne bénéficiaient pas encore. Les féministes vont être extrêmement patriotes pendant la guerre. Il existait un mouvement important depuis le début de la IIIe République qui réclamait la modification du code civil, le droit à l'éducation, au travail... Avant la guerre, leur première revendication était le droit de vote. Elles espéraient l'obtenir aux municipales de 1916 qui ne se sont pas tenues et ne l'ont finalement eu qu'en 1944 !





Dossier conçu et réalisé par la Direction de la Communication du Groupe TF1
Rédactrice : Aurélie Binoist - Responsable Pôle Éditions : Lucie Bardon
Conception graphique : Black Cherry

Photos : © CAROLINE DUBOIS / QUAD DRAMA/TF1 - © JEAN-PHILIPPE BALTEL / QUAD DRAMA /TF1
© CHRISTOPHE CHEVALIN / TF1 - © THOMAS BRAUT/ TF1 - © RYSK-THOMAS BRAUT / TF1
© JULIEN LIENARD - © TF1 / Quad Drama

CONTACTS PRESSE :

TF1

Emilie Budzynski – Responsable de la communication des programmes du groupe TF1
ebudzynski@tf1.fr | 01 41 41 18 40

Laura Geffray – Responsable communication fiction française, séries étrangères, cinéma, sport et productions Bangumi
lgeffray@tf1.fr | 01 41 41 20 11

Catherine Raud-Ponsoda – Chargée de communication Séries Fiction Cinéma
craud@tf1.fr | 01 41 41 27 35

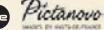
LA REPRODUCTION DE TOUT OU PARTIE DU DOSSIER, SUR UN SUPPORT QUEL QU'IL SOIT, EST INTERDITE, SAUF AUTORISATION EXPRESSE
ACCORDÉE PAR LA DIRECTION DE LA COMMUNICATION DE TF1.

Juin 2022

UNE SÉRIE RÉALISÉE PAR ALEXANDRE LAURENT

UNE PRODUCTION QUAD EN ASSOCIATION AVEC NETFLIX UNE SÉRIE ÉCRITE PAR CÉCILE LORNE ET CAMILLE TREINER EN COLLABORATION AVEC ALEXANDRE LAURENT

D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE CÉCILE LORNE ADAPTATIONS ET DIALOGUES PAR JOSÉ GALTAGIRONE, IRIS DUCORPS, SOPHIE HIET, HÉLÈNE LE GAL, CÉCILE LORNE ET CAMILLE TREINER EN COLLABORATION AVEC JOSÉ GALTAGIRONE PRODUITE PAR IRIS BUCHER MUSIQUE ORIGINALE FRANÇOIS LIÉTOUT - ÉDITIONS UNE MUSIQUE

EN COPRODUCTION AVEC     AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE, EN PARTENARIAT AVEC LE  AVEC LE SOUTIEN DE    